

Bouddha

Maude Déry

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73826ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Déry, M. (2015). Bouddha. *Moebius*, (145), 117–118.

MAUDE DÉRY

Bouddha

Il est assis dans la cuisine, les paumes contre la céramique froide, bien à plat pour ne pas pleurer. Il ne dit rien. Hier, il écoutait la télévision en Indien, son coude contre le tien. Aujourd'hui, il te cherche entre les dalles, sous la table, entre la vitre et la moustiquaire, où les mouches respirent encore. Il ne sait pas que tu les entends, que tu entends son silence.

Il ne connaît pas les mots pour t'appeler, les gestes pour t'oublier. Dans tes souliers, quand ils reviennent lustrés du cordonnier, il se glisse avec délicatesse, comme chaque fois qu'il te touche. Un jour il les enlèvera. Les rangera sous le lit, sans les lacer. Bientôt, tu ne sauras plus marcher.

On le croirait innocent. Dans sa gorge, des étranglements, comme des cris de bœuf par temps de grands vents. Quand il regarde la mer, tu te surprends à l'aimer. Après, tu le vois tirer une à une les mailles de son chandail, les offrir au torrent.

Il s'est dressé sur la pointe des pieds, comme s'il devinait quelque chose au-delà de la caméra. Un oiseau en plein vol, tué pour lui seul, sur la tapisserie du salon. Tu prends sa main, lui demandes de ne plus bouger. Les fantômes se taisent. Il te sourit.

Tu aimerais lui dire: c'est pour ton bien. Au moment d'enfoncer l'aiguille dans son bras, tu recules, palpes une dernière fois la veine bleue, fuyante. Tu gigotes, gémis, te mords l'intérieur des joues. Lui n'a jamais cessé de t'observer depuis son enfance, sa douleur.

Tu l'imagines vieillir doucement, petit bouddha. Derrière lui, une forêt, un ruisseau, tes pas en amont. Devant lui : un feu de camp, des tisons rouges, ton souffle gris. Sa solitude.

Dimanche matin, jour d'anniversaire. Il déchire le paquet d'une seule main, sort le soldat de sa boîte. Tu actionnes le tourne-disque. Nana Mouskouri brûle la tapisserie, descend sur sa nuque rasée. Il gazouille avec elle, *You must leave me, leave me lonely*, gesticule, lance des *gummies*, des verres en carton, le « o » de son nom. Dans ses rires, une dernière douceur, juste avant l'envie sauvage d'une fracture. Il prend le caporal, dévisse ses bras, ses jambes, enlève son casque, sa tête. Sur la table à manger, les membres luisent, épars, entre les patates pilées et le crème soda.

Tu as déjà pensé l'égarer. Quelques cailloux le long de la grand-route jusqu'à la rivière Saint-Charles qu'il suivrait gauchement, le cœur en nage. Il n'aurait aucun mal à trouver le seuil, le piège, la fin de tes bras. C'est là que les oiseaux surgiraient, fous, au milieu de sa mort.

Cinq heures deux. Tu es en retard. Les macaronis collent au fond du chaudron, mollissent dans leur jus. Il ne sait pas t'attendre. Quand le détecteur hurle, ses poumons sont déjà noirs de fumée. Il a chaud. Ses vêtements s'embrasent. Il les déchire, les noie dans l'évier comme si c'était ta tête qu'il maintenait sous l'eau, ton absence qu'il étouffait.